Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 10 (1934-1935)

Heft: 4

Artikel: Après les manœuvres de la 1ère division

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-705326

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nous insistons sur ce fait: c'est exactement ce qui se passe chez nous au point de vue de la valeur défensive de notre armée. Si celle-ci est arrivée à la hauteur des exigences actuelles, a atteint un niveau remarquable, nous pourrons être presque certains d'échapper aux horreurs de la guerre ou d'une invasion et de ne pas devoir recourir à la protection de nos troupes. Par contre, si nous ne vouons pas toute notre attention et nos efforts à une bonne préparation militaire, si nous la négligeons, nous pourrons nous attendre, presque sûrement, à des hostilités et à leurs conséquences désastreuses.

Si l'on respecte notre territoire nous le devons donc, en quelque sorte, à la crainte qu'inspire notre armée fédérale et à notre ferme volonté de nous défendre avec la dernière énergie contre tout envahisseur. Nous le devons aussi à l'influence apaisante que cet état de choses exerce certainement sur les esprits. La nation belligérante qui a le dessein d'envahir éventuellement notre pays afin d'attaquer le flanc de son adversaire, hésitera évidemment à mettre ses plans à exécution. Elle ne le fera que si elle a l'absolue garantie d'effectuer cette opération militaire en très peu de temps, sans résistance sérieuse de notre part, et d'écraser notre armée sans coup férir! Mais si cet ennemi éventuel constate que nous sommes tous absolument décidés à nous défendre jusqu'au bout, s'il nous trouve préparés, armés et organisés de telle sorte que nous soyons à même de pouvoir retarder, dans une large mesure, toute invasion de notre territoire, l'opération militaire projetée n'aura plus sa raison d'être, elle manquera son but. Il devra donc renoncer à la réalisation de son plan!

D'un autre côté également, le fait d'avoir à notre disposition une armée forte et bien disciplinée rassurera celui de nos puissants voisins qui pourrait se croire menacé d'une attaque de flanc à travers la Suisse. Il se tranquillisera donc tout à fait s'il sait pertinemment qu'une pareille opération doit, grâce à notre vigilance et à notre force défensive, incontestablement échouer. Mais s'il ne peut pas se fier à la forte résistance de notre armée, parce qu'il aura pu constater que nous négligeons manifestement notre organisation militaire, ou s'il ne peut plus croire à la volonté absolue de neutralité de notre Gouvernement et des chefs de notre armée, il cherchera évidemment de son côté, à prévenir une marche éventuelle à travers la Suisse. Et cette constatation pourrait l'inciter également à violer, le premier, notre territoire afin de devancer simplement son adversaire.

Nous devons donc reconnaître, qu'en négligeant notre défense nationale, notre pays deviendrait presque nécessairement le théâtre d'une guerre. Or, si nous sommes vraiment bien préparés, nous éviterons cette calamité!

Rappelons-nous donc soigneusement le principe énoncé ci-dessus: *Si nous montrons notre force nous en éviterons l'emploi!*

Proclamons-le bien haut: cela est plus actuel que jamais! En effet, l'avenir de l'Europe n'a rien de rassurant, de sombres et menaçants nuages s'amoncellent à l'horizon, une course effrénée aux armements a remplacé la conférence infructueuse du désarmement. Déjà, comme ces rafales qui précèdent un violent orage, toutes sortes de bruits alarmants sèment l'inquiétude et l'effroi dans les esprits. Nous vivons actuellement à une époque troublée où il s'agit, avant toute chose, de montrer sa force et aujourd'hui, tout spécialement, nos puissants voisins observent notre petit pays avec une scrupuleuse attention.

L'année passée nous avons pu constater déjà l'effet produit à l'étranger par les 97 millions de crédits extraordinaires votés par les Chambres fédérales pour notre défense nationale. Et si, à côté de cela, nous continuons à montrer, pendant ces temps difficiles, une inflexible volonté pour le maintien de notre indépendance et de notre neutralité, si nous ne reculons devant aucun sacrifice pour augmenter la valeur défensive de nos troupes, nous accentuerons encore, et dans une large mesure, la bonne impression qu'a produite la décision de nos autorités quant au crédits militaires mentionnés ci-dessus.

Si donc nous prolongeons le service d'instruction militaire, si nous fortifions nos frontières, grâce à de nombreux points d'appui et à des ouvrages spéciaux de défense, si nous organisons, d'une façon rationnelle, la protection des populations civiles contre les attaques aériennes, si nous renforçons notre sécurité par des moyens de défense efficace contre les avions, si nous dotons notre artillerie de nouveaux armements et si nous prenons les dispositions nécessaires pour protéger nos frontières de telle sorte que nous soyons à même de résister également à une attaque brusquée de quelque envergure, alors nous pourrons envisager l'avenir avec une parfaite sérénité. En effet, le passage d'une armée belligérante à travers notre territoire serait pour ainsi dire inopérant, le jeu n'en vaudrait pas la chandelle, abstraction faite également du fait que la crainte d'une attaque de flanc, à laquelle notre armée ne pourrait résister, n'aurait plus sa raison d'être.

Et c'est alors, qu'une fois de plus, nous saisirons la portée exacte et profonde du principe qu'a préconisé le maréchal Lyauthey:

Il faut montrer la force pour en éviter l'emploi!

Après les manœuvres de la 1ère division

(Corr.) Nos soldats viennent d'achever un temps de service qui est toujours un peu une épreuve pour des hommes que l'on sort brusquement de la vie civile. Ils l'ont fait dans un excellent esprit. Et ce qui a surtout frappé ceux qui les ont suivis de leur intérêt, c'est la sympathie affectueuse dont les ont entourés les populations au milieu desquelles s'effectuaient les manœuvres. Le Canton de Vaud ignore l'internationalisme niveleur, il a gardé tout son caractère individualisé, bien à lui, il est fier de notre armée, il l'aime, il a su le montrer de façon active à nos soldats. Le défilé final fut une vraie communion entre la foule innombrable et vibrante qui était accourue de toutes parts et ceux qu'elle admirait si visiblement.

Ce qui suit n'est pas une critique, c'est une modeste demande, ou une suggestion. Sauf à Genève, auprès d'une portion d'ailleurs restreinte et difficile à évaluer de la population, qui n'est plus ni genevoise, ni suisse, notre armée est populaire. Mais, à la suite d'une propagande d'une très grande habileté, elle est toujours plus critiquée, l'esprit de « rouspétance » étant plus facile à éveiller qu'à réfréner. Il suffirait de fort peu de chose pour que ces critiques tombent avec le fameux préjugé: « C'est comme au service, inutile d'essayer d'y rien comprendre! » Notre peuple aime à comprendre et on lui explique trop peu les raisons véritables de sacrifices qui lui sont demandés. Or, l'objection classique que notre armée ne servirait à rien en cas de conflit, ne tient pas debout. Et l'identification qu'on établit à dessein entre ceux qui veulent simplement cette armée capable de se défendre et des militaristes qui ne désireraient que l'occasion d'un conflit, est une mauvaise action. Mais qui parle de cela à

nos soldats, qui leur explique la réalité des choses, les nécessités cachées du service qu'ils accomplissent, si difficile à organiser?

Qu'on nous comprenne. La dernière idée qui nous viendrait, serait de vouloir transformer nos officiers en conférenciers. Ce ne sont en général pas des orateurs, et ils risqueraient simplement d'accumuler les gaffes. C'est tout autre chose de leur demander d'associer plus étroitement leurs hommes à l'intérêt général du service qu'ils accomplissent, de leur expliquer tout simplement les choses qu'ils ne comprennent pas, sans leur cacher les déficits inévitables d'une armée de milices. Il y a là des citoyens qui ne demandent qu'à comprendre et qui serviront d'autant plus volontiers qu'ils comprendront mieux.

Nous sommes ici en présence du même problème que sur le terrain professionnel. La plupart, la presque totalité des patrons, ne savent pas, ou ne veulent pas s'expliquer avec leur personnel, causer avec lui, le mettre au courant des difficultés qu'ils rencontrent, de la situation générale de leurs affaires. S'ils le faisaient, quantité de préjugés tomberaient d'eux-mêmes et les rapports entre le patronat et le salariat changeraient du tout au tout, ce dernier se sentant traité comme son travail le mérite. De même, l'armée ne serait discutée par personne en Suisse si l'on se donnait la peine d'en expliquer et la nécessité encore évidente dans le monde actuel, et certains aspects des sacrifices qu'elle exige du pays.

R. O.

Une médaille

(Suite)

Il est dans la vallée du Tronto, un étroit défilé, resserré entre deux chaînes de pics abrupts et dénudés, dont le fond, où ne pénétraient jamais les rayons du soleil, cache sous un amas séculaire de ronces et brouissailles des précipices béants.

L'aspect de cette solitude est absolument désolé; ça et là, d'énormes blocs éboulés des sommets obstruent les sentes qui serpentent au milieu d'une végétation aux enlacements inextricables.

Quelques masures s'élèvent sur un coin de terre cultivé; des hommes en haillons, l'air misérable et soupçonneux, peuplent seuls cette inhospitalière vallée.

C'était, à cette époque, le repaire d'audacieux bandits qui désolaient la contrée.

Un soir d'automne, par une pluie fine et glaciale qui mettait sur les roches comme un tapis de verglas, une patrouille s'engageait dans la vallée. Les hommes marchaient un à un, écartant les ronces, fouillant le bois mystérieux.

En avant, un homme en éclaireur; à quarante pas derrière lui, la petite troupe, qui avançait avec peine, les pieds glissant ou faisant rouler des quartiers de rocs dans les profondeurs.

Les hommes, pénétrés par l'horreur de cette solitude, marchaient, silencieux sous la pluie, le fusil au cran d'arrêt, prêts à faire feu à la moindre alerte.

L'homme de pointe — notre montagnard — plus agile et plus sûr de lui distançait de beaucoup le gros de la troupe.

Il l'avait déjà perdue de vue, lorsque soudain trois bandits, armés de tromblons et d'espingoles, se dressent derrière une touffe épaisse de ronces; un éclair brille... une balle siffle... le képi du soldat roule par terre, et au milieu de la fumée les trois hommes se précipitent sur lui, avec des cris de bêtes fauves.

Admirable de sang-froid et de calme, il recule d'un pas, décharge son arme sur le premier, l'étend raide mort, pare d'un coup sec l'attaque du second et lui perce la poitrine de sa baïonnette.

Mais le troisième est sur lui déjà, brandissant son poignard.

Le soldat, abandonnant son arme, saisit la main qui tient la dague et serre d'une étreinte de fer la gorge du bandit, se cramponne, s'attache à lui avec des enlacements de couleuvre et lui mord rageusement l'oreille.

Un hurlement de douleur sort de la poitrine du bandit.

Alors, au milieu d'un silence lugubre, commence une lutte atroce, horrible, sans merci.

Là, au bord de ce précipice aux mystérieuses profondeurs, les deux adversaires cherchent à se terrasser; si le pied glisse, c'est la mort; le terrain ravagé, bouleversé, se creuse sous leurs efforts; autour d'eux, les pierres ébranlées par leurs piétinements, se détachent et roulent de roc en roc, avec un bruit sinistre, jusque dans le torrent qui gronde tout au bas.

Toujours enlacés, les deux hommes haletants, hurlent de rage, luttent d'une main; le poing s'abat sur la tête, le visage, meurtrissant les chairs; les dents serrées refusent de lâcher prise, ils se roulent par terre, tour à tour vainqueur ou vaincu; le genou écrase la poitrine, les yeux dilatés par la colère flamboient aux lueurs du crépuscule; la bouche contractée et sanglante, laisse échapper un halètement éperdu.

Dans sa main robuste, serrée comme un étau, le soldat retient le poignet du bandit où la dague brille menaçante; un instant de faiblesse et il est perdu.

Mais le bandit a le dessous, le montagnard l'étouffe de son poids, et, lui prenant la tête de ses deux mains, la soulève et cherche à la briser contre le rocher.

Par un effort suprême, sentant sa main libre, l'autre, d'un coup violent, fait au bras du soldat une profonde blessure.

Alors celui-ci lui arrache la dague et la lui enfonce dans la gorge; le fer froisse les os; un flot de sang s'échappe en bouillonnant; le misérable laboure la terre de ses ongles, pousse un dernier râle; il est mort.

— Bravo! Bravo! crient les camarades qui arrivaient essoufflés. On l'entoure, on l'accable de questions pendant que, immobile, respirant à peine, la gorge serrée, le visage d'une pâleur mortelle, les yeux égarés, le vainqueur regarde tantôt le brigand étendu dans une mare de sang, tantôt le poignard qu'il tient encore dans ses doigts crispés.

La petite troupe, attaquée elle aussi, avait dû se défendre et n'avait pu accourir plus tôt au secours de son éclaireur.

Quelques jours après, grâce à des soins dévoués, la blessure se cicatrisait, et le soldat reprenait son service.

Il rentra à la compagnie.

Sa vieille haine n'était qu'endormie; elle se réveilla soudain, plus mordante que jamais.

A la revue, le capitaine s'arrêta devant lui et, le regardant bien en face:

On m'a dit ta belle conduite, fit-il, tu es un brave!

Il passa.

— Et tu prétends qu'il te déteste? murmura un voisin à l'oreille du soldat.

— Il cache son jeu, le traître; mais nous verrons bien.

Quelques mois après, le régiment changea de garnison.

Un matin, les fourriers lurent, au rapport, cette simple phrase: